



Le Second Exil

Colonies Vaudoises d'Allemagne



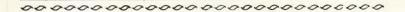
Publié par la Société d'Histoire Vaudoise pour les Familles Vaudoises, à l'occasion du 17 Février 1934.

OPUSCULES DE LA MÊME SÉRIE:

-

Pierre Valdo - 1904. La première grande persécution - 1905. Le siège de Turin - Victor Amédée II aux Vallées - 1906. Les Vallées au temps de la Réformation - 1907. Les Vallées pendant la domination française - 1908. Martyrs vaudois (1555-1559) - 1910. Premières persécutions sous Emmanuel-Philibert - 1912. La guerre du comte de la Trinité - 1913. Les Vallées sous le gouvernement de Castrocaro - 1915. Les Vallées sous Charles-Emmanuel I (1580-1598) - 1916. Josué Janavel - 1917. Les Vallées sous Charles-Emmanuel I (1598-1630) - 1920. Les Vallées sous Victor Amédée I et la régence de Christine - 1922. La Propagande et l'incendie du couvent du Villar - 1923. Les Pâques Piémontaises - 1924. Jean Léger - 1925. Henri Arnaud - 1926. Le général Beckwith - 1927. La débâcle - 1928. Captivité et délivrance - 1929. L'exil - 1930. La Glorieuse Rentrée: De Prangins à Sibaud - 1931. La Glorieuse Rentrée: De Sibaud à la Balsille - 1932.

Les Vaudois et la guerre de la Ligue d'Augsbourg - 1933.





E récit, que nous présentons cette année aux familles vaudoises, diffère de tous les précédents, en ce qu'il n'intéresse pas directement nos Vallées.

Cependant, le sujet qui y est traité mérite d'être connu. Il s'agit de milliers de nos coreligionnaires, qui, pour ne pas trahir leur conscience, ont affronté les fatiques, les privations et les douleurs de l'exil - qui était, pour plusieurs, un deuxième exil - sans avoir eu le bonheur de revoir leurs montagnes, comme nos pères, qui les ont reconquises et nous les ont transmises.

Violemment arrachés à leur patrie, transportés au milieu d'une population, qui leur était étrangère et souvent hostile. ils ont perdu avec le temps la langue et le dialecte de leurs ancêtres, mais ils sont demeurés fidèles à l'Evangile et, malgré le temps et les distances, ils ont tenu à rester Vaudois et ils y ont réussi. Le sceau de leurs églises est encore le chandelier aux sept étoiles entourant la chandelle, et ces armoiries vénérables sont peintes sur la chaire de plusieurs de leurs temples.

Ils nous tendent une main fraternelle; nous la serrons chaleureusement entre les nôtres, et nous les considérons comme une branche importante du tronc imposant de l'Eglise Vaudoise.

LE SECOND EXIL ET LES COLONIES VAUDOISES D'ALLEMAGNE.

On a vu, l'an dernier, les Vaudois de la Rentrée se signaler au service de leur souverain naturel, le duc de Savoie, pendant tout le cours de la sanglante guerre de la Ligue d'Augsbourg, et obtenir l'Edit de Rétablissement de 1694.

La paix fut rétablie par le traité de Ryswick, par lequel la France rendit au Piémont Pignerol et la vallée de Pérouse.

Celle-ci était comprise dans la Capitulation de Cavour, de 1561, qui était la base reconnue des privilèges des Vaudois. Même lorsque la vallée avait été cédée à la France, les églises de la Pérouse, de Pinache et du Villar avaient continué à se rattacher au synode des Vallées.

Il était naturel de penser qu'en rentrant sous le sceptre de Victor Amédée II cet état de choses serait rétabli.

Mais Louis XIV y avait appliqué la Révocation de l'Edit de Nantes, bien que cet Edit ne concernât pas ces contrées.

Et, en prévision de la paix prochaine, l'entourage fanatique du Roi Soleil l'avait poussé à faire promettre au duc, dans l'accord secret du 6 juillet 1696, que le culte réformé ne serait plus célébré au Val Pérouse, et qu'aucun protestant français ne pourrait s'établir dans les Vallées Vaudoises.

Ces promesses étaient contraires à celles que le jeune prince avait faites aux Puissances Protestantes, grâce auxquelles il avait pu secouer le joug honteux du Grand Roi. Mais son confesseur l'assurait qu'on n'est pas tenu de garder la parole donnée aux hérétiques.

Cependant il ne fit pas connaître tout de suite ses intentions, et il laissa que de nombreux Huguenots vinssent se fixer aux Vallées, s'y marier et même y acquérir des propriétés. La plupart avaient combattu pour lui à Staffarda, à la Marsaille et dans maint autre combat, comptant sur l'assurance, qui leur avait été donnée, de trouver dans les Etats du duc une nouvelle patrie. Il leur fut seulement demandé de prêter le serment de fidélité à leur nouveau souverain. C'est ce que deux-cent-vingtdeux d'entre eux firent encore à Pignerol, le 2 mars 1698.

Le 1er juillet suivant, Victor Amédée publiait l'article secret de 1696 et leur intimait de vider ses Etats dans l'espace de deux mois, sous peine de la vie. Trois traits de corde (1) seraient infligés à tout Vaudois, qui entretiendrait quelque relation que ce fût avec les sujets du roi, et dix ans de galères attendaient tout pasteur qui oserait entrer dans le territoire français.

Le duc considéra comme français même les habitants du Val Pérouse, dont il redevenait le seigneur naturel, et les enveloppa dans ce cruel édit d'expulsion. Il n'en excepta que ceux qui avaient passé le Cluson pour s'établir dans les Vallées piémontaises, à l'occasion des dévastations de 1693.

Nulle autre exception ne fut faite, ni pour Tholosan, de Vars, établi à la Tour depuis plus de trente ans, ni pour Henri Arnaud, qui était de la Tour par sa mère et qui y avait été élevé, lui avec lequel le souverain avait promis de partager jusqu'à son dernier morceau de pain!

Sept autres pasteurs, sur treize, durent aussi prendre le chemin de l'exil. C'étaient Dumas, Giraud, Jourdan, Moutoux, Papon, Javel et Chyon. Ils laissaient vacantes plus de la moitié des paroisses des Vallées. Ils étaient accompagnés de plusieurs maîtres d'école, ainsi que de huit capitaines, qui avaient acquis leur grade en exposant leur vie pour le duc.

Les 2833 victimes de ce nouvel exode partirent de Turin en sept troupes, du 30 août au 11 septembre. Victor Amédée avait promis de leur fournir le pain aux étapes de leur douloureux pèlerinage; mais cette distribution cessa dès le troisième jour de marche.

Heureusement, Genève, toujours charitable et généreuse, hébergea ces proscrits, en partageant la dépense entre l'hôpital, la bourse italienne et la bourse française.

Puis, comme en 1687, ces familles furent réparties entre tous les cantons protestants, en attendant qu'on pût leur

⁽¹⁾ C'était la forme de torture la plus commune.

trouver un établissement fixe hors de Suisse, ce pays étant surchargé de réfugiés français, et les récoltes ayant été misérables, en 1698.

L'Allemagne, dépeuplée par la féroce Guerre de Trente Ans, présentait maintes régions qui demeuraient incultes. Elle avait déjà accueilli des milliers de protestants français, à la suite de la Révocation. Les habitants du Val Cluson, et du Queyras, qui avaient quitté leurs vallées à partir de 1685, avaient fondé des colonies au Palatinat, dans la Hesse et dans d'autres Etats allemands.

Les regards des Vaudois se portèrent cette fois sur le Wurtemberg, où plusieurs d'entre eux avaient déjà séjourné pendant l'exil précédent.

Tandis que les princes étaient désireux d'attirer des familles pieuses, honnêtes et laborieuses, pour remettre en valeur leurs provinces désolées, il n'en fut pas partout de même de la part des populations. La présence des nouveaux venus restreindrait l'étendue des forêts et des terrains en friche, où ils allaient librement se refournir de bois et paître leur bétail.

Une autre source d'opposition venait du clergé luthérien, qui craignait l'invasion du calvinisme, professé par des gens, qui n'avaient pas hésité à tout sacrifier pour garder leurs croyances.

Les bonnes dispositions des souverains et le zèle des pasteurs vaudois, appuyés par les délégués de l'Angleterre et de la Hollande, finirent par aplanir ces difficultés.

Les Vaudois tenaient à rester unis comme ils l'étaient aux Vallées. Aussi refusèrent-ils l'offre, qui leur fut faite, de les répartir dans plusieurs localités différentes.

Au retour des pasteurs en Suisse, ils se groupèrent donc autour de leurs bergers, par paroisses.

Cependant, de nombreuses familles se dispersèrent, à tel point qu'il n'y a guère de colonie du Refuge, qui n'en compte une ou plusieurs. Un fort groupe traversa même l'Océan et s'établit dans la Virginie, avec le pasteur Benjamin de Joux.

Depuis la fin de mars jusqu'au commencement de mai 1699 les différentes colonnes quittèrent la Suisse hospitalière. Leur bagage était bien mince. Il consistait, la plupart du temps, en un panier contenant, entre autres, la grosse Bible de famille. Ces paniers ont été conservés longtemps au foyer des exilés comme un témoignage de l'esprit d'abnégation des pères. On en montrait encore récemment un, qui tombait en poussière.

Les premiers temps furent durs dans leur nouvelle patrie. Les terres leur étaient données; mais il leur fallait défricher péniblement un sol, qui n'avait plus été labouré depuis près d'un siècle.

Ils souffrirent aussi beaucoup du froid, le premier hiver.

Heureusement leurs hauts protecteurs de Hollande et d'Angleterre, sollicités par Arnaud, fournirent bientôt les moyens de les pourvoir de semences, de bestiaux et des outils nécessaires. En hiver, ils fabriquaient des bas à l'aide de métiers à mailles.

Mais leurs différentes occupations n'empêchaient pas leurs regards et leurs pensées de se tourner souvent vers la patrie lointaine. Et, lorsque, au milieu de leurs travaux, des enfants passaient en chantant un chant du pays natal, le laboureur s'arrêtait net et se perdait en une profonde rêverie, tout en laissant couler ses larmes.

Le soir, à la veillée, les heures s'écoulaient, pendant que chacun rappelait ses souvenirs et évoquait les paysages familiers de la vallée, qui l'avait vu naître.

Les princes leur permirent de s'organiser, à leur gré, en paroisses avec leurs pasteurs et leurs régents, leurs anciens et leurs diacres, de même qu'en communes avec leurs syndics et conseillers, et même leurs juges pour les questions moins importantes. Les temples, les presbytères, les écoles et leurs terrains étaient exempts de tout impôt.

Ils donnèrent à ces communautés les noms de leurs lieux d'origine. Cependant, dans plusieurs cas, c'est le nom allemand qui a prévalu.

Voici quelles sont les colonies entièrement, ou en grande partie, fondées par des Vaudois. Quelques-unes d'entre elles remontent aux émigrés de 1685.

Dans le Wurtemberg: Dürrmenz avec Queiras ou Corres,

Sengach et les Mûriers ou Schönenberg; Pinache avec le Serre, l'église la plus nombreuse et la plus florissante; Luserne; Pérouse; Gros et Petit Villar avec Gochsheim et Diefenbach: Mentoulles ou Nordhausen; Bourset; la Balme ou Palmbach, dans un territoire qui a passé au Baden en 1806.

Dans le Baden sont aussi Pforzheim et Welsch-Neureuth.

Dans la Hesse-Hombourg: Dornholzhausen et Friedrichsdorf. Dans la Hesse-Darmstadt, la grosse colonie de Pragela, qui comprend trois villages; Holzappel; Waldensberg; Walldorf; Mentoulles ou Waechtersbach.

Dans la Hesse-Cassel: Karlsdorf et Karlshafen.

La colonie de Nordhausen fut fondée quatre ans après les autres, par des réfugiés de Mentoulles, Fénestrelles et Usseaux. Trop peu nombreux pour constituer trois villages séparés, ils voulaient tous donner, à celui qui leur fut assigné, le nom de leur paroisse d'origine. Le gouvernement intervint et décida qu'il serait appelé Nordhausen, parce qu'il était placé entre Nordheim et Hausen. Mais les habitants désignent les maisons du haut sous le nom de Mentoul, et les autres sous celui de Fénestrelle.

De petits hameaux ou des maisons isolées reçurent aussi des noms rappelant les Vallées, tels que Lanvers, les Vignes, la Cartéra, le Saret, la Giournà, la Deseutié Déza (les dix-huit toises).

Les églises de la Hesse eurent leurs synodes particuliers, auxquels s'adjoignit la nombreuse et florissante colonie française de Francfort sur le Mein.

Le premier synode des paroisses du Wurtemberg siégea en 1701; Arnaud en fut le modérateur.

Sa femme, Marguerite Bastie, étant Vaudoise, il avait pu la laisser à la Tour avec sa famille pendant le séjour en Suisse et jusqu'à ce que les difficultés de l'installation en Allemagne fussent aplanies.

Il obtint du prince les chariots nécessaires pour leur transport depuis la frontière suisse, à Schaffouse. Il avait trois fils et deux filles. L'aîné, Scipion, étant né au Val Pérouse, se fixa au Wurtemberg, où il desservit plusieurs églises comme pasteur. Sa sœur Marguerite, née en Piémont, put y rentrer pour épouser Joseph Rostain de la Tour; elle a été la mère et l'aïeule d'une dynastie de pasteurs. Jean Vincent, aussi natif des Vallées, y exerça un long ministère pastoral. Le dernier de ses descendants s'y est éteint en 1869.

Autour d'Arnaud se groupèrent surtout les émigrés originaires d'Embrun, de Guillestre et du Queyras. Des quatre villages de sa paroisse, il choisit pour sa résidence celui de Schönenberg.

Tout en soignant ses ouailles au point de vue spirituel, Arnaud avait aussi l'œil ouvert sur tout ce qui pouvait augmenter le bien-être matériel de ces familles, obligées, pour ainsi dire, à commencer une nouvelle existence dans un pays bien différent de celui où ils avaient vécu jusqu'alors.

C'est ainsi qu'on lui doit l'importation des vers à soie dans la région. Le 1^{er} décembre 1699, il pouvait écrire d'avoir déjà planté 2215 mûriers à Schönenberg, que les Vaudois appelèrent dès lors les Mûriers.

C'est encore à lui que, non seulement le Wurtemberg, mais l'Allemagne entière, doit l'introduction de la pomme de terre. Le 22 avril 1701, Antoine Signoret, de Guillestre, son cousin, en apportait 200 échantillons, de trois espèces et de trois couleurs. Il venait des Vallées où elles étaient connues depuis un demi-siècle. Arnaud les planta dès le lendemain, et la première récolte fut de deux mille tubercules, qu'il distribua entre toutes les colonies. Cette plante si utile se répandit rapidement chez tous les Vaudois, tandis que leurs voisins allemands les abandonnaient au bétail, leurs médecins les considérant comme nuisibles à la santé. Les choses ont bien changé dans la suite, et ce fruit de la terre est devenu leur mets national.

Soixante ans plus tard, un pharmacien, attaché à l'armée française au cours de la Guerre de Sept Ans, était fait prisonnier en Hanovre. Réduit à se nourrir de pommes de terre, il en reconnut les avantages et, de retour dans sa patrie, il ne se donna pas de repos qu'il ne l'eût fait adopter par ses concitoyens. Cet homme s'appelait Parmentier.

Ajoutons, en passant, que l'avocat Virginio, en 1800, prit

une pareille initiative en Piémont, en faisant connaître ce produit, que lui fournissait la famille Vertu, de la Tour.

C'est encore les Vaudois qui introduisirent à Gros Villar et à Nordhausen la culture de la vigne. On leur attribue aussi d'avoir apporté le trèfle à semer ou la luzerne, que les Allemands appellent Lucerner Klee.

Mais retournons à nos colons.

Leurs premières habitations furent de misérables baraques en bois, laissées par les soldats français de l'invasion de 1688; ils les remplacèrent peu à peu par des maisons en maçonnerie.

Le terrain, laborieusement remué, ne tarda pas à se couvrir de champs, de vergers, de prairies, ce qui, aujourd'hui encore, impressionne agréablement le visiteur qui s'approche de ces villages.

Cependant les colons de Pérouse souffrirent longtemps du manque d'eau, et ce n'est qu'à la fin du dix-neuvième siècle qu'ils purent voir couler, au centre du village, une abondante fontaine, qu'ils purent faire venir d'assez loin, en bonne partie grâce à une collecte faite dans les Vallées Vaudoises. Elle est appelée la fontaine d'Arnaud. Auparavant, ils n'avaient qu'un puits à pompe, dont l'eau était distribuée chaque jour par l'huissier; après quoi il le fermait à clef. Mais, dans les années de sécheresse, on ne pouvait en avoir que chaque deux ou trois jours; il arrivait même qu'elle manquât pendant toute une semaine. Il n'est donc pas étonnant qu'en 1870-71 une épidémie ait fauché le dixième de la population.

Les pasteurs, qui les avaient guidés, continuèrent à exercer leur ministère parmi eux et y terminèrent leur existence agitée, par une vieillesse paisible et honorée, sinon aisée. Quelquesuns, tels qu'Arnaud et Moutoux, eurent leurs fils pour successeurs. D'autres ministres, réfugiés français, occupèrent ensuite ces chaires.

Il serait intéressant, si l'espace le permettait, de rappeler la carrière mouvementée de chacun de ces fidèles serviteurs de Dieu. Rappelons, du moins, deux d'entre eux.

Jean Giraud, né en 1639, à Vars, près de Guillestre, étudia à Genève et fut consacré en 1669. D'abord chapelain d'un régiment suisse, il se rendit ensuite aux Vallées, où il épousa Susanne, fille du pasteur David Léger. Il n'était pas depuis longtemps pasteur à la Tour lorsqu'éclata la débâcle de 1686. Lui, sa sœur et ses deux filles souffrirent les horreurs des cachots, d'abord à Luserne, puis dans la citadelle de Turin, ensuite à Miolans, en Savoie, où son collègue Chauvie mourut de froid et d'inanition. En 1687, ses filles purent se retirer en Suisse.

Quand le gouverneur du château apprit la Rentrée des Vaudois, il aggrava encore les conditions des prisonniers. En 1690, devant l'invasion française, les captifs furent ramenés à Turin, heureusement pour être libérés tôt après, à la suite de l'accord du duc et des Vaudois.

Giraud rentra dans sa cure des Copiers; il dut de nouveau la quitter en 1698 et prendre le chemin de l'exil avec sa femme et quatre jeunes enfants, de sept à un an et demi. Son fils Elie, né en Allemagne, vint plus tard se fixer à la Tour, où il a laissé son nom au hameau des Girauds, près de l'école de la Ravadera. Giraud fut pasteur de Pinache et Serres de 1699 à 1724. Pendant les deux dernières années, malgré son grand âge, il dut aussi se charger de Pérouse. Vénéré comme un patriarche, il mourut le 9 mai 1724, à l'âge de 85 ans.

La vie de David Jourdan fut encore plus troublée. Sa famille, originaire du Sauze d'Oulx, avait fourni plus d'un pasteur au Val Cluson. David desservait depuis une dizaine d'années la vaste paroisse d'Abriès, Ristolas et Aiguilles lorsque la Révocation anéantit ces florissantes églises. La proximité de la frontière lui permit d'amener nombre de ses paroissiens au Val Luserne et de là en Allemagne, où ils fondèrent la colonie de Karlsdorf.

Jourdan passa ensuite en Angleterre. Il en revenait en juin 1687, dirigé sur Rotterdam, quand, à l'embouchure du Rhin, des pirates se saisirent de tous les passagers. Manquant de tout, ils furent 40 jours sur mer avant de débarquer à Alger, où le gouverneur, à coups de bâton, les fit travailler à faire des briques. Un an plus tard, une flotte française étant venue bombarder la ville, les Turcs leur répondaient en attachant des esclaves français à la bouche des canons qui tiraient. Le 4 juillet,

c'était le tour d'un pasteur, qui se disposait à mourir, lorsque Jourdan lui apprit que le pacha épargnait les réfugiés, les sachant victimes de Louis XIV. A la fin de l'année, l'Angleterre et la Hollande purent les racheter et un navire les amena à Livourne. Comme ils y célébraient des cultes chez le consul hollandais, ils durent repartir, franchir la Porretta par la neige et atteindre enfin Amsterdam. Jourdan était rentré en Angleterre, lorsque des théologiens l'assurèrent, d'après les prophéties, que l'Eglise Vaudoise allait renaître. Il partit en 1690 et apprit en route le rétablissement de son peuple. Il fut alors pasteur au Villar jusqu'à l'exil de 1698, puis à Dornholzhausen et enfin à Offenbach, où il entra dans son repos en 1725.

Lorsque cette génération, qui avait tant souffert pour sa foi, eut disparu, alors, comme partout ailleurs dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, la piété religieuse déclina, les vocations devinrent rares au sein des communautés réfugiées et il fallut recourir aux pasteurs allemands.

Mais les Vaudois préféraient s'abstenir de fréquenter les assemblées religieuses plutôt que d'entendre prêcher en allemand.

En 1804, à l'époque des guerres de Napoléon, l'Angleterre suspendit l'envoi des subsides, qu'elle fournissait depuis plus d'un siècle, tant aux églises des Vallées qu'aux colonies d'Allemagne. Les Vaudois ne pouvant plus maintenir leurs pasteurs, plusieurs paroisses étaient réunies sous le même conducteur.

Villar et Bourset s'étaient assuré, peu avant cette date, le ministère de deux jeunes pasteurs des Vallées, Daniel Mondon, de Bobi, et Jean Pierre Geymonat, du Villar.

Les autorités ecclésiastiques et civiles offrirent aux colonies de leur envoyer des pasteurs et d'en assurer les honoraires. Les Vaudois, sous la direction de leur modérateur, nommé à vie, refusèrent à plusieurs reprises, soit à cause de la langue, soit pour ne pas voir les formes du culte luthérien se substituer dans leurs temples à la simplicité du culte réformé, qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres.

Dès lors, les gouvernements commencèrent à devenir hostiles envers ces étrangers qui, après plus d'un siècle, se montraient encore réfractaires à s'assimiler avec leurs concitoyens. Précisément alors, l'Allemagne toute entière était secouée par le mouvement formidable de patriotisme, qui prépara la rescousse contre la France, et la chute de Napoléon. Les Vaudois, qui persistaient à garder le français, ne pouvaient plus compter sur la sympathie des populations, au sein desquelles ils étaient appelés à vivre.

Bien qu'Henri Arnaud eût donné l'exemple du mélange des races en mariant une de ses filles avec un Allemand, cet exemple ne fut guère suivi par les premières générations. De tels mariages étaient considérés comme des mésalliances.

Le pasteur de Pérouse, invité à publier du haut de la chaire les bans d'un mariage entre Vaudois et Allemands, déchirait l'avis d'annonce et, dans son indignation, en répandait les morceaux sur l'assemblée, au lieu de prononcer la bénédiction habituelle.

Avec le temps, on se départit de cette rigidité. La langue allemande, pénétrant par le moyen des familles mixtes, gagnait du terrain à mesure que le français en perdait.

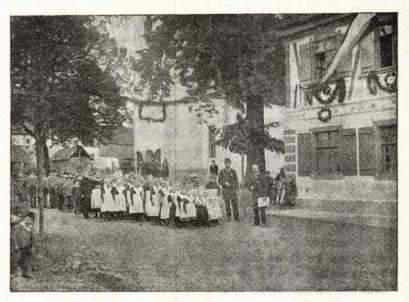
On arriva au point que plusieurs, par tradition, persistaient à suivre les cultes dans cette langue, sans plus la comprendre.

Un pasteur de Bourset, vers la fin du dix-huitième siècle, disait que lui et ses collègues auraient pu prêcher ce que bon leur semblait, vu que personne ne savait plus le français, pas plus que les catholiques le latin de leurs prêtres. Et un ancien de Luserne s'écriait: « Il est terrible de penser que, lorsque le Seigneur, en Son grand jour, criera à ceux qui seront dans les sépulcres: Levez-vous!, vous ne Le comprendrez pas ».

La vie religieuse s'en ressentit. Plus d'une église était sans pasteur; ailleurs, celui-ci, s'il était allemand, prêchait dans le temple presque vide.

Une réforme s'imposait. En 1823 le gouvernement wurtembergeois fit voter par le synode vaudois, qui fut le dernier, l'incorporation des paroisses dans l'église nationale, et imposa l'usage de la langue allemande et la forme luthérienne du culte. Les honoraires des pasteurs et des maîtres d'école furent dès lors assurés. Mondon, Geymonat et deux descendants du pasteur Moutoux continuèrent à prêcher en français et à suivre le rite réformé. Mais on leur adjoignit un vicaire allemand et luthérien, et leur mise à la retraite fut anticipée.

Le pasteur Geymonat mourut en 1836; Mondon quelques années plus tard. Le français cessa alors d'être employé pour



Célébration du centenaire de la colonie à Pinache.

le culte dans leurs paroisses. Il en fut de même, avant ou peu après cette date, dans les autres églises.

Les Vaudois ne s'accommodèrent pas facilement de ce changement. Plusieurs refusaient d'aller au culte pour y entendre une langue étrangère; d'autres s'abstenaient de la Sainte Cène, dont la célébration comportait un cérémonial différent du leur; la plupart gardaient le silence pendant le chant d'autres cantiques que leurs vieux psaumes. Il y en eut qui parcouraient plusieurs lieues pour aller entendre, dans quelque ville, une prédication française. Mais bientôt celles-ci cessèrent. Restaient les Bibles de famille, avec lesquelles on confronta soigneuse-

ment la traduction allemande avant de lui accorder une place au foyer.

Certaines communautés, telle que celle de Pérouse, ont cependant conservé la Sainte Cène à la manière vaudoise, avec du pain ordinaire, que le pasteur rompt et présente au communiant, et non avec l'hostie. Quelques Allemands se sont rattachés, eux aussi, à cette forme de culte.

Le français demeura encore en usage dans de nombreuses familles; mais il disparut entièrement avant la fin du siècle.

La prédication continua à être faite en français, à Francfort et à Friedrichsdorf, jusqu'à la dernière guerre.

Le patois fut plus tenace. Le délégué du Wurtemberg aux fêtes du Bicentenaire de la Glorieuse Rentrée, en 1889, Gilles, de Pinache, put s'adresser dans son dialecte à l'assemblée synodale et être généralement compris.

Désormais, le patois aussi a fait son temps. L'unique personne, qui put encore le parler lors d'une visite récente d'un pasteur des Vallées, est morte depuis lors, à un âge très avancé.

Les enfants chantent encore des cantilènes et des rondes en patois, mais sans comprendre le sens de leurs paroles (1). Il en a été longtemps de même pour la prière avant les repas.

Si l'union des Vaudois avec les luthériens, désormais inévitable et nécessaire, fut quelque peu forcée, il faut cependant reconnaître qu'elle leur valut plusieurs avantages, au point de vue matériel et moral.

Les Vaudois maintenaient pasteurs et régents grâce au produit des terres qui avaient été mises à part dans ce but, dès l'origine des colonies. Ils étaient donc à la merci de l'inclémence des saisons, ou de la négligence des fermiers. Depuis 1823, leurs honoraires furent payés régulièrement par l'autorité.

Ce fut aussi celle-ci qui choisit désormais ces fonctionnaires, tandis que, par manque de vocations, il était arrivé que le choix tombât sur des personnes peu capables, ou peu dignes. Ce fut surtout le cas pour les régents. D'où le relâchement de la discipline.

⁽¹⁾ En voici un exemple:

Margarita, Margarot, La ciatagna bouillia trop.

Sous le nouveau régime, l'instruction fit des progrès remarquables, tant dans les écoles que dans les classes de catéchumènes.

On peut en dire autant de la libéralité chrétienne et de l'intérêt pour les différentes œuvres de l'Eglise.

Les Vaudois avaient gardé l'usage séculaire d'avoir le culte le dimanche, le mercredi et le vendredi, ces deux derniers destinés spécialement à la jeunesse. Ces assemblées devinrent moins fréquentes; mais les inspections, les visites pastorales, les colloques et les conférences eurent une influence bénie sur la vie religieuse.

Enfin, la barrière, qui séparait Vaudois et Allemands, disparut, ainsi que la méfiance qu'ils inspiraient à leurs voisins, en parlant une langue étrangère, et la jalousie que leur indépendance ecclésiastique faisait naître au sein de l'Eglise nationale.

Ce que nous avons dit regarde plus particulièrement le Wurtemberg. Mais les vicissitudes des autres colonies vaudoises d'Allemagne furent à peu près les mêmes.

Il semble que l'abolition du culte réformé, et la disparition du français et du patois, auraient dû briser les derniers liens qui rattachaient ces colonies à l'Eglise-mère. Il n'en est rien.

Bien au contraire. En 1899, à l'occasion du deuxième centenaire de la fondation de ces Eglises, une large part fut faite aux délégués des Vallées. Depuis lors, les visiteurs venus d'Italie y ont toujours été reçus avec enthousiasme.

D'autre part, ils sont nombreux les Vaudois allemands qui, dans ces dernières années, ont visité nos Vallées, pour connaître les lieux d'où sont partis leurs pères. Un groupe assez nombreux se prépare même à y venir prochainement en un pieux pèlerinage.

Ils ne manqueront pas de trouver un accueil chaleureux parmi nous, comme celui qu'on réserverait à des membres d'une famille venant visiter le foyer paternel après une longue absence.

J. JALLA.



